

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 13

Artikel: Le loto public
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185178>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

à discerner l'état de fraîcheur réelle d'un morceau de viande, du poisson, des légumes et des œufs, et se débrouiller au milieu des ruses des marchandes, n'est pas l'affaire d'un jour.

Un certain nombre de maîtresses de maison commencent à inaugurer un nouveau système d'achat que je trouve excellent et qui épargne la corvée d'aller au marché. Mais il convient surtout aux personnes qui ont une maison considérable à diriger. On se met directement en rapport avec des fournisseurs de toute espèce, et ils vous apportent à jour fixe, dans la matinée, chacun la ou les denrées qu'il vend. La maîtresse de maison consulte sa cuisinière sur la fraîcheur des pièces ou l'opportunité de l'achat et désigne ce qu'elle veut. C'est la cuisinière qui paie, mais elle compte ensuite avec madame, qui lui donne régulièrement un sou par franc sur la somme dépensée. Ce sou par franc représente le 5 % que toutes les cuisinières ou les chefs prélèvent sur les marchés. L'usage fait loi, dit-on. Aucun de ces fonctionnaires gastronomiques ne se regarde comme infidèle en exerçant ce droit parfaitement légitime à leurs yeux.

La maîtresse de maison fait donc une chose intelligente et raisonnable en leur payant elle-même cette légère commission. Si toutes les femmes qui ont la direction d'un grand ménage avaient le courage de prendre cette peine, elles réaliseraient une très forte économie et enlèveraient tout prétexte au vol et au pillage dont se plaignent tous les maîtres aujourd'hui, sans rien faire pour l'empêcher.

Marie DE SAVERNY.

Tandis que le nouveau bateau à vapeur le *Jura* fait ses premières courses, un autre bâtiment de même dimension, le *Salève*, s'achève dans les chantiers de Morges et s'appête à aller le rejoindre très prochainement sur la plaine liquide, ce qui portera, dit-on, à dix-sept, le nombre des bateaux qui composent la flotte à vapeur du Léman, sans compter les *Mouches* qui desservent le petit lac. Ce chiffre est assez frappant si nous nous reportons une trentaine d'années en arrière, c'est-à-dire à l'époque où, à côté des barques, il n'y avait sur notre lac qu'un simple bateau à manège, mû par quatre chevaux marchant à pas lents sur le pont, autour de l'arbre d'une roue à engrenage, et faisant un vacarme qu'on entendait à plus d'une lieue.

Ce fut seulement le 28 mai 1823 que le premier de nos bateaux à vapeur, le *Guillaume-Tell*, fut lancé à Genève, par un anglais, M. Church. On allait alors de Genève à Nyon en deux heures et un quart. C'était prodigieux ! disait-on, sans prévoir que, de nos jours, on irait dans le même temps jusqu'à l'extrémité du lac.

En 1824, à la fête de la Navigation de Genève, on vit apparaître un nouveau bateau à vapeur, le *Winkelried*, bâtiment plus grand et plus beau que le *Guillaume-Tell*, et, ce qu'on avait peine à croire, cheminant un peu plus vite. Le tour du lac devint à la mode ; il est vrai que les amis du progrès le

faisaient d'ordinaire en deux jours. — On couchait à Lausanne ; cependant les gens pressés, les navigateurs audacieux, arrivèrent bientôt à faire ce joli voyage dans une seule journée.

Eclipsé par ses rivaux, le pauvre bateau à manège fut bafoué par un public moqueur, et son oraison funèbre fut tracée par Petit-Senn, dans une page étincelante d'esprit et de malice, concluant en ces termes :

De l'escargot du lac, l'existence est à bout,
Il allait lentement, il ne va plus du tout.

La violette.

Dans ce moment, où le printemps nous donne ses premiers sourires, où de jeunes filles viennent nous offrir leurs petits bouquets de violettes, recueillies à grand'peine, pour gagner quelques sous, pourquoi ne dirions-nous pas un mot de cette charmante fleur du mois de mars, qui, sans se montrer et modestement cachée dans l'herbe, envoie au promeneur, sur les ailes de la brise, son suave parfum ?

Nous trouvons la violette mentionnée ou décrite dès la plus haute antiquité ; les anciens lui attribuaient une origine merveilleuse, prétendant que Jupiter, ayant transformé en génisse la belle Io, fit naître la violette pour lui procurer une pâture digne d'elle. Les Grecs et les Celtes en décoraient la couche de la beauté et le cercueil des jeunes filles, usage qui s'est conservé en Allemagne jusqu'à nos jours. Les Athéniens s'en couronnaient la tête dans les festins, croyant qu'elle empêchait l'ivresse. Virgile, pleurant la mort de Daphnis, nous peint, dans le deuil de la nature, la violette remplacée dans les campagnes par le chardon. Au moyen-âge, nous la voyons destinée à couronner les vainqueurs du gai savoir. Et qui croirait qu'à une époque assez rapprochée de nous, cette fleur modeste a été mêlée malgré elle à la politique et est devenue, sous la seconde restauration, le signe de ralliement et l'emblème du parti bonapartiste, parce que Napoléon I^{er}, s'échappant de l'île d'Elbe, était rentré en France au mois de mars, saison des violettes ?

Le loto public.

Tous les Lausannois ont pu voir, dans les beaux dimanches d'été, des ouvriers piémontais assis ou agenouillés sur la place de Montbenon, au nombre de 30, 40, 50 et plus, et faisant une partie de loto, groupés autour de celui qui appelle les numéros sortant du sac. — Nous lisons dans un journal qu'à l'occasion de la mi-carême, il est d'usage, dans quelques grandes villes italiennes, de faire ce que l'on appelle un *lotto publico*, c'est-à-dire un jeu de loto public. C'est tout simplement une partie de loto gigantesque, et à laquelle tous les habitants de la ville peuvent prendre part. Pour cela, le public s'installe sur une place, la plus vaste de la ville, bien entendu, et chacun prend le nombre de *cartons* qu'il

veut; le prix du carton est ordinairement de 50 c. Puis on tire les numéros, et, au fur et à mesure que ceux-ci sortent, ils sont reproduits par un immense cube peint en blanc disposé au milieu de la place, où chacun peut les voir; en outre, un certain nombre de crieurs publics répètent, aux extrémités de la place, les numéros sortis. Il paraît que ces parties de loto sont fort curieuses comme coup d'œil, et que, en outre, la population y prend un plaisir très vif. Les lots sont, du reste, assez forts: le terne gagne 800 fr.; le quaterne, 2500; le quine, 5000 fr.

Lo pliornican.

Lè z'auto iadzo lài avâi dein ti lè veladzo on pliornican ao bin onna pliornicanna, qu'on l'ao de-sâi assebin lo pleureu ao bin la pleureusa, que l'est dâi dzeins que dévessont allâ ai z'einterrâ po âidi à pliorâ ai pareints ao bin po pliorâ solets se lè pareints n'étiot pas décidâ. Ne sé pas coumeint fassont dein lo teimps; mâ d'a derrâi qu'on ein a z'u, diabe la mi que pliorâvont et mê peinsou que l'est po cein qu'on lè z'a abolî quasu pertot. On lè z'a reimpliâci dein cauquîs z'eindrâi pè dâi prieu; mâ ne pryont pas mé que lè z'auto ne plioravont.

On dzo qu'on devessâi einterrâ on hommo qu'é-tâi luteniein dâo gouvernement (ora, on l'ao dit préfet), s'agessâi dè pliorâ dè sorta, kâ lài volliâvè avâi 'na masse dè dzeins dâo défrou et sè faillâi pas fèrè vergogne. Lo matin dè cè dzo, lo pliornican qu'avâi portant étâ averti, s'ein va tsi son vesin, qu'é-tâi chôqui, et lài dit:

— Fâ-mè vâi on servîço?

— S'on pào, n'est pas dè refus; qu'est-te?

— Tè faut allâ à ma plîace à l'einterrâ dâo luteniein.

— Et porquî lèi vas-tou pas tè mémo?

— C'est que ma pourra fenna est morta stu matin, et n'é pas lo tieu dè pliorâ vouâi!

Il est un des grands villages de notre canton qui s'est toujours obstiné à n'avoir ni bureau de poste, ni télégraphe. Un de ses ressortissants, examinant par hasard les armoiries de Genève, s'écria d'un air satisfait:

— A la bonne heure! En voici qui sont de mon avis.

— Comment cela? lui demande quelqu'un.

— Vous voyez: *Post tenebras lux*, c'est ce que je me tue à leur faire comprendre en municipalité!

— Mais qu'est-ce que cela veut donc dire?

— Cela veut dire que la poste et le télégraphe, c'est du *lux*, pardi!

Les chiens du guet.

(Fin.)

Il était un peu plus d'onze heures et demie lorsqu'Albert quitta la demeure de sa fiancée. L'heure de la fermeture des portes de la ville approchait... Albert courait sur la grève,

plutôt qu'il ne marchait. Son chemin le plus direct devait être de traverser le pont établi dans l'axe du château de B... Il n'y était pas encore parvenu, lorsqu'il s'aperçut qu'il était déjà recouvert par la marée montante. Il se dirigea alors, par un assez long détour, mais en redoublant de vitesse, vers le second pont, situé un peu plus loin. La vague commençait à mordre ses assises. Albert le franchit d'un élan et arrive aux pieds des murs de la ville. Il court à la porte qui lui fait face... Cette porte venait de se fermer... Il frappe... Il appelle, il crie... Rien ne répond à son appel... rien qu'une voix lointaine et menaçante, la voix d'un chien qui semble se diriger vers lui... Albert pâlit... Une lumière affreuse se fait tout à coup dans son esprit... Il se trouble, il tremble, lui qui n'a jamais tremblé, dans un abordage, devant les sabres et les haches des ennemis... C'est qu'il entrevoit, dans ce moment, la mort la plus cruelle que l'imagination épouvantée puisse se représenter, la mort dans l'isolement, la nuit, la mort sans gloire, une longue agonie dans les plus affreuses tortures, la mort sous les dents de chiens furieux... *les chiens du guet!*...

Cette pensée a glacé son sang dans ses veines... Il est sans armes... que faire?... Derrière lui les remparts de la ville, devant lui la mer, dont les vagues accourent écumantes, en grondant, comme autant de bêtes féroces qui réclament aussi leur proie... Un instant, il hésite, il se demande si la mort qu'elles lui apportent ne serait pas préférable aux tortures qui l'attendent. Moment d'angoisse!... Mais non, ce serait le suicide, ce serait une lâcheté aux yeux des hommes et un crime aux yeux de Dieu, qui le jugera dans quelques instants...

Mais déjà il est trop tard pour réfléchir au parti qu'il doit prendre... A la voix qui s'est fait entendre au loin, d'autres voix ont répondu... Les aboiements se rapprochent plus distincts, plus nombreux et plus furieux... Ils éclatent à sa droite et à sa gauche... Tout moyen de salut lui est enlevé... La mort l'étreint de toutes parts... Alors, l'infortuné, comme un athlète qui se prépare au combat, jette loin de lui son manteau qui générerait ses mouvements... Puis, levant les yeux au ciel, il implore la miséricorde divine et adresse un suprême adieu à celle qui lui était promise et qu'il ne reverra plus.

Il était temps... Le premier chien arrive sur lui et d'un bond s'élance sur sa poitrine... Albert le saisit entre ses bras nerveux et s'efforce de l'étouffer, mais il reçoit de terribles morsures et le rejette avec violence sur le pavé. L'animal, rendu plus furieux, se relève et bondit de nouveau. Un autre accourt, puis un autre et d'autres encore... En un instant, Albert est entouré, déchiré... Son sang coule de toutes parts... Ses vêtements n'existent plus... Il est nu sous la dent de ses ennemis, comme autrefois les martyrs sous la dent des fauves du cirque... Ses mains elles-mêmes, dévorées et privées de leurs doigts, ne peuvent plus le défendre... Ses forces l'abandonnent... Il tombe en jetant dans la nuit le nom de Claudia!... Cri superflu! Suprême adieu!... En vain il se débat encore... en vain il essaie d'écarter ses bourreaux. Ses efforts mêmes ne servent qu'à exciter leur fureur... Quelques minutes à peine se sont écoulées et déjà son cœur a cessé de battre... Ce cœur, tout rempli de l'image de Claudia, a été arraché de sa poitrine...

Le lendemain matin, les hommes préposés à la garde des chiens s'étant présentés pour les emmener, trouvèrent les débris sanglants de leur festin nocturne. Les restes d'Albert (horrible réalité d'une métaphore vulgaire!), ses restes furent emportés dans la ville et enterrés, le surlendemain, dans le cimetière, avec les honneurs militaires, au milieu du concours de toute la population malouine...

Malgré toutes les précautions prises pour en atténuer l'effet, l'horrible nouvelle parvint aux oreilles de Claudia, qui tomba comme foudroyée. Lorsqu'elle reprit l'usage de ses sens, elle avait perdu la raison. Elle ne la recouvra que longtemps après l'événement qui la lui avait enlevée. Tout ce qui lui rappelait, même indirectement, la sanglante tragédie qui avait pour jamais détruit son bonheur, lui causait des commotions violentes. La vue d'un chien la faisait tom-